



laap
laboratoire
d'anthropologie
prospective

Collection Working Papers du Laboratoire d'Anthropologie
Prospective

N° document : 10

Auteur : PASIN, Valentine

Titre : La notion de ruse au sein de la discipline anthropologique: Intérêts et impacts



Université Catholique de Louvain



Ecole des sciences politiques et sociales (PSAD)

Master 120 en Anthropologie

Jury- Juin 2013

*La notion de ruse au sein de la discipline
anthropologique: Intérêts et impacts*



Travail présenté par Valentine Pasin

Sous la direction de Ghazaleh Haghdad Mofrad, Lionel Simon et
Olivier Servais

Table des matières

Introduction.....	2-3
Chapitre 1 : Réflexion sur l'action rusée.....	3-13
1.1 Un aspect créatif et innovateur.....	3-4
1.2 Un part de réflexivité.....	4-5
1.3 Aspect temporel.....	5-6
1.4 Action stratégique ou tactique ?	6-9
1.5 Action masquée.....	9-12
1.6 Un certain décalage.....	12-13
Chapitre 2 : Contexte d'émergence de la ruse.....	13-17
2.1 Contexte d'incertitude.....	13-15
2.2 Notion de non-lieux.....	15-17
Chapitre 3 : Intérêts de la ruse	17-23
3.1 Réalisation d'objectifs.....	17-19
3.2 Revendication d'un espace d'action.....	19-20
3.3 Protection identitaire.....	20-22
3.4 Pallier une souffrance.....	22-23
Chapitre 4 : Impacts de la ruse.....	23-25
Chapitre 5 : Les représentations de la ruse.....	26-28
Conclusion.....	28-30
Bibliographie.....	31

Introduction

La première fois que j'ai entendu parler de la notion de ruse au sein de la discipline anthropologique, ce fut lors de trois de mes cours principaux¹ : Anthropologie du développement donné par Pierre-Joseph Laurent, Anthropologie du corps donné par Anne-Marie Vuillemenot et Anthropologie des systèmes symboliques donné par Olivier Servais. Premièrement, l'utilisation même de cette notion a suscité mon intérêt, pourquoi est-elle pertinente du point de vue de mes professeurs ? Deuxièmement, celle-ci est utilisée dans des contextes différents. Y a-t-il des points communs entre les différentes utilisations établies par mes professeurs ? Ces différentes questions ont étayé ma volonté d'analyser plus en profondeur cette notion au cœur de la discipline anthropologique. Quelles significations lui sont-elles attribuées ? Dans quel contexte un anthropologue utilise-t-il cette notion ? Enfin quand j'expliquais à mon entourage que j'allais élaborer mon jury autour de la ruse, chacun m'en donnait sa propre définition. Cette notion est en quelque sorte ancrée au sein de notre vocabulaire quotidien. Ce que j'entends par là, c'est que chacun possède sa propre conception de la ruse. Celle-ci est utilisée et véhiculée de manière permanente par de nombreuses personnes. Tout le monde ruse d'une quelconque manière avec quelqu'un, en tous temps et en tous lieux. Le but de ce jury n'est pas de tenter d'en donner une définition la plus exhaustive soit-elle mais de comprendre la complexité qui se cache derrière cette notion dans la discipline anthropologique.

A l'heure où je réalise l'écriture de ce jury, je suis en échange universitaire dans la ville de Lima, capitale du Pérou. La dynamique de cette ville m'a apporté une aide précieuse pour concrétiser ma compréhension de cette notion. C'est une ville qui est en permanence en mouvement où chacun combine mille et une astuces pour pouvoir vivre et survivre. Lima est caractérisée par une différence de richesse importante entre ses habitants. Nombreux sont ceux qui doivent pouvoir trouver un travail par eux-mêmes pour pouvoir gagner un peu d'argent. Différents comportements et actions – comme assurer la sécurité et le lavage des voitures garées le temps des courses ou bien adapter la marchandise dans les échoppes le long de la route en fonction de la destination - pouvaient être, selon moi, considérés comme faisant partie de cette notion qu'est la ruse. Mais en quoi consistaient-ils ? Pourquoi pouvais-je les considérer comme ruse ?

Le fil rouge de ce jury a fortement évolué au cours de sa réalisation. Il a été guidé par les différents questionnements provoqués par mes lectures en Belgique et mes observations à Lima. Le premier chapitre a été réalisé autour de la volonté de comprendre la complexité des différents aspects que recouvre cette notion. Il est structuré en fonction des différentes caractéristiques et principales

¹ Ce jury a été réalisé dans le cadre de la première année (2012-2013) de mon Master 120 en Anthropologie à finalité spécialisée: socio-anthropologie de l'interculturalité et du développement à l'Université Catholique de Louvain-La-Neuve (UCL), Belgique au sein du Laboratoire d'Anthropologie Prospective (LAAP) sous la direction d'Olivier Servais.

dimensions de cette notion relevées au cours de mes lectures. Deuxièmement, je me suis interrogée sur le contexte d'émergence de la ruse. La ruse n'apparaît pas dans n'importe quelle situation et pourtant la même notion est utilisée. Il était important de pouvoir identifier les différentes circonstances dans lesquelles celle-ci émerge. Les chapitres trois et quatre sont consacrés à des réflexions personnelles issues de mes lectures. Qu'est-ce qui motive finalement les gens à ruser ? Est-ce que l'individu rusé en ressort différent une fois que l'action a été établie ? La ruse n'aurait-elle pas un prix pour celui qui l'utilise ou celui qui en est le destinataire ? Le cinquième chapitre concerne une analyse de l'apport de cette notion aux anthropologues. En tant qu'apprentie anthropologue, comment la ruse peut-elle m'aider à cerner les valeurs, coutumes, tabous, interdits,... de mes futurs acteurs de terrains ? C'est à partir du vocabulaire et des différentes figures de représentations de la ruse que j'ai pu souligner comment celle-ci pouvait faciliter la compréhension de l'anthropologue au sein de son terrain.

Chapitre 1 : Réflexion sur l'action rusée

Ce premier chapitre concerne les différentes analyses de certains auteurs de ma sélection sur le processus même de la ruse. J'ai pu relever quelques caractéristiques communes. Il est intéressant d'en dresser un certain panorama pour mieux cerner la diversité de cette notion. Les différents aspects que je vais analyser relèvent d'une sélection d'auteurs qui ont des terrains spécifiques. La ruse est variable et multiple selon les différents contextes. Il ne faut donc pas établir, à la suite de ce chapitre, une généralisation de ces différents aspects à tous les cas de ruse.

1.1 Un aspect créatif et innovateur

Au cours de mes différentes lectures, une des premières manières d'expliquer et de parler de cette action de ruser est l'utilisation de ce que Lévi-Strauss appelle « *les moyens du bord* » (Lévi-Strauss, 1962 : 27). Dans son livre « La pensée sauvage » (1962), il décrira cette façon de procéder en se référant à l'action du bricoleur. Il souligne une précontrainte pour celui-ci quant à la construction de son œuvre. Le bricoleur doit pouvoir inventer quelque chose de différent et nouveau avec un nombre de matériaux limités et comportant déjà une existence, un passé. « *Ce répertoire hétéroclite* » (Lévi-Strauss, 1962 :27) constitue les moyens grâce auxquels l'individu va agir. Les moyens sont considérés comme « du bord » car l'individu doit pouvoir faire et agir avec ce dont il dispose. Il va devoir rassembler, recoller, bricoler plusieurs morceaux pour arriver à ce qu'il désire. Le verbe bricoler est utilisé de manière fréquente par les auteurs de ma sélection pour qualifier une des caractéristiques de cette action rusée. Nous pouvons comprendre qu'en l'utilisant, ils soulignent la particularité de devoir partir de quelque chose d'existant et de pouvoir en construire quelque chose d'autre. Il y a avant même l'action de ruser, une précontrainte, celle de devoir agir avec des moyens limités. Parler de la ruse en terme de bricolage permet de mettre en évidence un aspect créatif et innovateur de la personne.

D'autre part, cette inventivité va être analysée comme quelque chose permettant à l'individu de posséder une certaine liberté d'action. De Certeau en parlera en termes de « *manière de faire* » (De Certeau, 1990 : 51) des individus au sein de leur quotidien. L'auteur souligne cette possibilité de récréer quelque chose d'autre au sein d'un contexte préexistant. La notion d'espace est primordiale au cœur de la pensée de De Certeau, puisque c'est l'élément déclencheur de cette action. C'est parce que les individus sont dans un espace contraignant - dans son livre, il met l'accent sur leur quotidien - qu'ils vont bricoler avec ce qui leur est imposé. Selon lui, ils ne sont pas des êtres passifs au sein de leur propre vie, c'est pourquoi ils vont déployer diverses actions pour pouvoir se donner une part d'autonomie. Il y a donc une certaine réappropriation de la part des individus, comme le bricoleur qui se réapproprie les matériaux en créant sa propre œuvre. Il utilisera le terme de « *tactiques* » (De Certeau, 1990 :8) pour souligner comment cette action détient une certaine logique pour celui qui l'utilise. Cependant, De Certeau se situe dans une perspective plus engagée, il s'oppose à cette idée de consommateurs passifs et utilise la ruse pour affirmer cette possibilité de détourner les règles et obligations imposées par la société. Cet aspect créatif est étudié, selon lui, comme une liberté pour des personnes contraintes dans un quotidien imposé par des instances supérieures.

1.2 Une part de réflexivité

Deuxièmement, face à cette précontrainte, les auteurs de ma sélection soulignent une certaine réflexion pour pouvoir agir de la manière la plus efficace. Lévi-Strauss parlera d'un dialogue entrepris par l'individu avec lui-même pour pouvoir analyser et répertorier les différentes possibilités. L'auteur donne une place importante à l'aspect « *rétrospectif* » (Lévi-Strauss, 1962 :28) de cette action. Pour pouvoir innover et inventer quelque chose d'autre avec des matériaux comportant leurs propres histoires, fonctions et utilisations, la personne rusée va devoir établir des compromis. Elle doit prendre conscience de ce dont elle dispose pour savoir ce qui lui est possible de réaliser.

Cette idée de dialogue avec soi-même et de prise de conscience a suscité mon intérêt. L'individu va devoir se connaître lui-même c'est-à-dire connaître sa situation au sein d'un contexte particulier. Il doit pouvoir cerner à la fois sa position sociale et économique. Il doit être capable de faire face à la réalité dans laquelle il se trouve pour savoir comment agir. Il y a donc un aspect sensible à la ruse qui est souligné par cette part de réflexivité.

Cet aspect réflexif sera souligné par deux autres auteurs, Detienne et Vernant, dans leur analyse exposée dans leur livre « *Les ruses de l'intelligence. La métis des Grecs* » publié en 1974. Ceux-ci vont susciter une sorte de mini-débat entre les différents auteurs qui analyseront la ruse. Ce qui le suscite, c'est la temporalité dans laquelle les auteurs vont étudier l'action de ruser. Par exemple, celle-ci est différente entre, Lévi-Strauss qui souligne un aspect plus rétrospectif et, Detienne et Vernant qui l'analysent plus comme une action qui se projette dans le futur.

L'intelligence rusée est comprise comme une capacité de pouvoir prévoir une manière d'agir qui va permettre de renverser la situation dans laquelle l'individu se trouve. Il y a donc un besoin de réflexion et d'activation de ses capacités mentales pour pouvoir ruser de la manière la plus efficace :

« *L'intelligence rusée renvoie à un ensemble complexe d'attitudes mentales et de comportements intellectuels qui combinent le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, des habiletés diverses, une réalité longuement acquise* » (Detienne, Vernant, 1974 :10).

Les auteurs insistent aussi sur une projection de l'individu et de son action dans un futur proche. La ruse est « *au-delà du présent immédiat* » (Detienne, Vernant, 1974 : 32), dans le sens où celui qui ruse doit pouvoir prévoir l'imprévisible c'est-à-dire le futur inconnu. Dans ce cas-ci, rien n'est laissé au hasard, il faut pouvoir saisir le moment qui est opportun à l'action. La ruse est « *engagée dans le devenir* » (Detienne, Vernant, 1974 : 294). Les auteurs donneront l'exemple de Zeus qui, pour être le maître de l'Olympe, a avalé Mètis. Celle-ci est la première épouse de Zeus, fille de Téthys et d'Okeanos. En la possédant à l'intérieur de lui, il n'est plus confronté à l'imprévu. Il peut prévoir toutes les actions qui iraient à l'encontre de son royaume ou de sa royauté. De plus, Mètis devait accoucher d'un fils qui lui volerait son trône. En l'avalant, il détruit toute possibilité d'une ruse qui le détrônerait en le prenant au dépourvu. La ruse est étudiée par ces auteurs dans un aspect de « *préméditation* » (Detienne, Vernant, 1974 : 20) où l'individu réfléchit et envisage les diverses possibilités qui vont lui permettre de réaliser son projet.

Lorsque Deborah Reed-Danahay parle de cette notion d'intelligence rusée, il est intéressant d'observer que celle-ci ne partage pas la même vision quant au déroulement de l'action. Lorsqu'elle parlera de ruse, elle emploiera le terme de « *débrouillardise* » (Reed-Danahay, 2007 :120) puisque, d'après ses analyses, la ruse est comprise comme la capacité d'un individu à pouvoir se débrouiller dans une situation difficile. L'individu doit pouvoir réagir de la manière la plus efficace face à une opportunité qui se présente à lui-même. C'est-à-dire de pouvoir saisir l'occasion lorsqu'elle surgit. On est donc dans la capacité d'agir de manière immédiate dans le présent. Au contraire de l'intelligence rusée de Detienne et Vernant qui est plus patiente et réfléchie pour pouvoir être sûr de saisir la bonne opportunité.

1.3 Aspect temporel

Cette analyse de l'aspect réflexif de la ruse nous renvoie directement à un certain aspect temporel de la ruse qui va être étudié de manière différente par mes différents auteurs.

Comme nous l'avons vu, pour Detienne et Vernant, l'action rusée implique une certaine vigilance et prévision. A tout moment, la situation peut se renverser et celui qui ruse peut se voir surprendre par la ruse d'un autre. L'importance est de saisir le moment opportun, « *le kairos* » (Detienne, Vernant, 1974 : 22). Cet aspect temporel sera décrit par une importance d'être prêt à agir, être à l'affût du moment

opportun, être aux aguets pour saisir l'occasion quand elle se présente. Elle n'est donc pas une impulsion mais plutôt une réflexion patiente, intelligente et calculée pour pouvoir saisir ce *kairos*. L'exemple de la course de chars écrite par Homère dans l'Iliade permet de cerner la complexité de ce genre d'action. Le jeune Antiloque est sur le point de perdre une course de chars car celui-ci ne possède pas des chevaux assez rapides mais, par sa ruse, il va faire basculer la situation et devenir le vainqueur. Celui-ci ne procédera pas par la force mais par l'action rusée qu'il opère au moment opportun. Il va profiter d'un rétrécissement de la piste pour pousser son char contre son adversaire, ce qui perturbe ce dernier. C'est par la confusion qu'il provoque à son compétiteur qu'il peut gagner de l'avance. Alors que tout le monde pensait qu'Antiloque perdrait, celui-ci remporte la course par sa capacité de prévoir « *au-delà du présent immédiat* » (Detienne, Vernant, 1972 :32).

L'exemple de la cabine téléphonique, expliqué dans l'article de Deborah Reed-Danahay, permet de saisir un aspect immédiat et rapide de cette action. Alors que cette anthropologue voulait donner un coup de fil, elle s'aperçoit que la caisse de la cabine téléphonique a été enlevée. Son premier réflexe est d'estimer qu'il s'agit d'un acte de vandalisme et de se rendre directement chez sa voisine pour qu'elle avertisse un responsable. Voici un extrait de son carnet de terrain qui souligne en quoi l'action de l'anthropologue n'est pas considérée en adéquation à la situation :

« *Cette habitante, de la cinquantaine, depuis toujours installée à Lavialle, se mit à rire et me dit que, dans ce genre de situation, il fallait se débrouiller ! Elle ajouta que les appels de la cabine étaient gratuits et qu'il fallait en profiter. [...] Elle ajouta qu'elle avait déjà passé plusieurs appels à Paris et ailleurs et me suggéra d'appeler mes parents aux États-Unis* » (Extrait de terrain de Reed-Danahay, 2007 : 126).

Dans ce cas-ci, la notion de « débrouillardise » démontre la capacité d'être assez malin et rusé pour se saisir des occasions qui se présentent à soi. La ruse est comprise en tant que réaction dans le présent, quand le moment s'y prête. Dans ce cas-ci, le problème du téléphone concernait la compagnie téléphonique. Il faut pouvoir profiter de la situation et tirer profit d'instances étrangères.

1.4 Action stratégique ou tactique ?

Au cours de mes lectures, j'ai pu relever que les auteurs n'utilisaient pas le même vocabulaire pour faire référence à cette notion de ruse. Cependant deux termes sont fréquemment utilisés et opposés: action stratégique ou tactique. Georges Felouzis apporte un regard intéressant sur cette opposition en analysant le contexte universitaire et l'enseignement supérieur de premier cycle en France. Selon lui, l'action stratégique est une action qui peut être entreprise lorsqu'un individu possède une clarté et une connaissance profonde des différents objectifs, buts et intérêts qu'il veut poursuivre. C'est-à-dire qu'il y a une certaine transparence du contexte dans lequel l'action peut se développer. Cependant, au cours de sa recherche auprès des étudiants en première année universitaire, cette notion de stratégie ne peut

être pertinente. Les élèves sont au contraire face à une impossibilité d'agir de manière claire et définie. Il y a une importance du flou et de l'incertitude. Ce qui amène George Felouzis à considérer que les actions que ces étudiants entreprennent ne sont pas des stratégies mais plutôt des tactiques. C'est-à-dire qu'ils ne vont pas agir pour réaliser un objectif bien précis mais vont plutôt se questionner sur les différents moyens qu'ils possèdent pour réaliser une action dans une situation incertaine. Une certaine nuance peut être apportée par rapport à la conception de Detienne et Vernant où l'individu est capable de prévoir « *au-delà le présent immédiat* » (Detienne, Vernant, 1974: 32). Pour ces auteurs, c'est la capacité de prévoir l'imprévisible qui permet à la personne rusée d'être insaisissable et de dominer dans un contexte incertain. Pour Felouzis, l'individu engage une certaine réflexion sur ce qu'il possède comme moyens et possibilités dans le présent. C'est-à-dire que les moyens se situent avant même de pouvoir envisager un but ou un projet quelconque. La tactique peut être alors considérée comme un processus de construction progressive des buts et objectifs, elle est « *pré-stratégique* » (Felouzis, 2002 :108). Nous cernons ainsi la subtilité et pertinence de l'utilisation de l'action de coup par coup. L'individu ne peut agir qu'en fonction de ce qui lui est disponible. La personne qui ruse n'est pas dans un projet planifié et elle doit pouvoir faire face aux différentes contraintes et aux imprévus que lui procure ce contexte incertain. Cette idée est aussi partagée par Detienne et Vernant dans l'importance de l'apparence polymorphe dont doit bénéficier celui qui ruse.

Le terme « coup par coup », utilisé par nombre des auteurs de ma sélection, peut alors être interprété comme une partie de jeu qui peut basculer d'un côté comme de l'autre. La ruse va donc rendre l'identité de la personne malléable puisqu'elle doit pouvoir s'adapter à diverses situations et réalités. L'aspect réflexif est compris comme une forme de questionnement sur soi-même : « Qu'est-ce que je peux réellement faire comme action dans ce contexte contraignant ? Quels sont les moyens qui me le permettent ? » Quelque chose alors m'a interpellée² : une absence d'analyse de l'impact de la ruse sur l'identité de la personne.

² Aujourd'hui, je conseillerai vivement aux différents lecteurs intéressés l'entièreté de l'ouvrage collectif « *Modernité Insécurisée : anthropologie des conséquences de la mondialisation* », » (Bréda, Deridder, Laurent, 2013) qui était en cours de publication pendant l'écriture de ce jury en Anthropologie. Dans l'article de Pierre-Joseph Laurent, « *La modernité insécurisée ou la mondialisation perçue d'un village mossi au Burkina* » (2013 : 19-51), l'auteur met en évidence, par exemple, une part importante d'atermoiement. L'article explique notamment comment certains individus mossi se retrouvent ébranlés par l'impossibilité d'une rupture totale imaginée et souhaitée avec leur condition de paysan et tout ce qu'elle implique en obligations et contraintes envers leur entourage social. Dans ce contexte particulier, il n'y a que, pour seul mode d'action possible, le bricolage qui démontre une certaine fragilité et vulnérabilité de son utilisateur. L'auteur souligne cette prise de conscience par l'individu de l'impasse dans laquelle il est plongé et qui peut donner lieu à certains troubles identitaires. L'article aborde l'émergence de « pathologies de l'entre soi » dues aux souffrances liées à cette situation et position ambivalente de l'entre-deux. En résulte, un tiraillement constant et une souffrance individuelle constitutifs de cet atermoiement ressenti et vécu par ces individus concernés. Son analyse fait partie prenante d'un contexte de modernité insécurisée où les liens sociaux trouvent leur fondement dans la défiance et l'incertitude.

Le sociologue G. Felouzis accorde une importance primordiale à l'aspect incertain et indéterminé de la situation. De Certeau rejoint cette idée en soulignant l'importance de l'espace et du contexte dans lesquels se trouve l'individu. En effet, c'est la disponibilité ou non d'un lieu d'action qui déterminera si l'on peut parler de stratégie ou de tactique. De Certeau parlera en terme de propre c'est-à-dire qu'il souligne un aspect d'appartenance et de possession d'un espace. Pierre-Joseph Laurent rejoint cette idée, comme il l'explique pendant notre cours d'Anthropologie du développement :

« On peut en quelque sorte opposer la ruse à l'espace puisqu'elle est le temps de l'occasion. Ce qui signifie que celui qui ruse n'est pas dans un espace qui lui appartient. Il faut donc pouvoir être à l'affût, avoir des yeux partout et tout le temps. »

M. De Certeau étudie la notion de ruse dans une relation asymétrique entre dominants et dominés. Cette notion est donc pour lui, directement reliée aux domaines de pouvoir et d'autorité. En effet, les dominants se caractérisent par la possession d'un propre c'est-à-dire un espace dans lequel ils peuvent exercer leur autorité. Ils peuvent construire ce qu'il appelle des « *lieux théoriques* » (De Certeau, 1990 :62) qui sont l'ensemble des systèmes et discours qui dominent la société. Une personne possédant un propre peut agir en force puisqu'elle possède et exerce un certain pouvoir grâce à l'espace qui lui appartient. Au contraire, les dominés ou faibles n'ont pas d'espace propre et ils sont donc contraints d'agir dans un lieu qui n'est pas le leur. Ce qui rejoint cette idée de contexte d'incertitude de Felouzis car ceux-ci vont devoir faire face à un lieu autre et inconnu où la seule possibilité d'agir est d'opérer par du coup par coup. Stratégie et tactique sont ici définies directement en fonction de l'espace et de la position sociale de l'individu.

R. Hamayon ne rejoint pas cette opposition dichotomique entre dominants et dominés, de propre ou non propre, lorsqu'elle utilise le terme de stratégie pour qualifier la lutte dans les jeux collectifs bouriates de la région du lac Baïkal. Les joueurs possèdent la même position sociale, ils sont homologues et c'est la sanction interne qui déterminera un gagnant et un perdant. La ruse n'est pas étudiée ici dans une relation d'asymétrie sociale comme dans les analyses réalisées par M. De Certeau ou Pierre-Joseph Laurent. Dans ce contexte singulier, il semble plus pertinent, selon l'auteure, d'établir une opposition avec la chance. La ruse fait partie du savoir-faire du joueur, elle est proprement humaine. Celle-ci relève des capacités et qualités personnelles propres à chaque lutteur. Au contraire, la chance a été attribuée à quelqu'un de manière aléatoire par des agents invisibles. Son bénéfice sera alors collectif puisqu'il est primordial de réparer le déséquilibre causé par cette sélection aléatoire. Il y a une obligation sociale pour le bénéficiaire de la chance de la redistribuer en partie. Le chasseur par exemple devra, après avoir obtenu un butin, le redistribuer à chaque membre du groupe. La chance implique un rapport symétrique et réciproque. La ruse par contre, est considérée comme une « *stratégie globale* » (Hamayon, 2012 :257) utilisée par un individu pour pouvoir se défendre. En ce qui concerne la lutte, la « *mehe c'est-à-dire la ruse* » (Hamayon, 2012 :253) correspond à la capacité d'un lutteur de pouvoir anticiper les risques ainsi

que les actions et réactions de son adversaire. Hamayon étudie la ruse comme une action située au-delà du présent immédiat : le lutteur ruse pour pouvoir sortir vainqueur de la partie. Une fois que la partie est terminée, cette stratégie apparaît comme le moyen qui a permis à l'un des lutteurs de gagner. La ruse devient une source de chance c'est-à-dire la chance d'avoir pu anticiper les prises de manière plus futée et subtile que son adversaire. C'est pourquoi le gagnant doit redistribuer sa chance pour réparer le déséquilibre, cela consiste en la récupération par la collectivité de sa sueur.

Pierre-Joseph Laurent soulignera que, lorsque la ruse est utilisée pour dominer dans un quelconque contexte, elle prend dans ce cas précis la forme de calcul. C'est-à-dire que la ruse peut aussi devenir une stratégie entreprise par un individu pour satisfaire ses propres besoins et volontés. La ruse se transforme alors en une forme de corruption car la personne utilise les biens collectifs pour lui-même, son réseau ou communauté. Cette notion doit, pour Pierre-Joseph Laurent, trouver un juste milieu entre « *spontanéité et calcul.* »³ L'auteur souligne l'importance du destinataire de la ruse. Prenons l'exemple de Deborah Reed-Danahay vu plus haut, le fait que cette voisine lui conseille de ruser est un indice de compréhension sur l'acception sociale ou non de ce comportement et manière d'agir. Dans le cas de la cabine téléphonique, il importe peu aux habitants de profiter des services publics; au contraire, cela souligne une certaine capacité à se débrouiller. Un autre fait expliqué par l'anthropologue nous apporte une certaine nuance. Un agriculteur avait rajouté de l'eau dans son lait pour faire plus de profit. Celui-ci a été considéré par les villageois comme quelqu'un de rusé. Il y a donc une considération différente entre la débrouillardise et la ruse. La différence est de savoir vers quel individu l'action est dirigée. Cet agriculteur ne se débrouillait pas, il rusait pour profiter de son entourage et répondre à ses propres besoins. Sur le terrain de Reed-Danahay, l'action de ruser est acceptable si celle-ci est dirigée vers des instances extérieures. C'est-à-dire quand la ruse d'un individu ne nuit pas à son entourage social. L'utilisation du terme de débrouillardise montre alors une distinction claire : l'individu met en œuvre une intelligence et une habileté à profiter d'une opportunité sans affecter un de ses pairs. La distribution de la sueur du lutteur peut en quelque sorte rejoindre cette perspective. Nous pouvons interpréter que cette redistribution permet d'éviter un déséquilibre au sein de la communauté des Bouriates. Le lutteur partage *sa mehe* c'est-à-dire sa vertu pour que celle-ci soit bénéfique à la collectivité. La ruse, dans ces différents contextes, a un certain aspect collectif et social.

1.5 « Action masquée »

Dans de nombreuses analyses, la ruse est généralement cachée c'est-à-dire qu'elle reste inconnue de celui qui ne partage pas le secret de son déroulement. Ce qui signifie que celui qui ruse ne le fera pas de manière perceptible, cette action est dissimulée par ses acteurs.

³ LAURENT, Prise de notes de cours 2012, Anthropologie du Développement

Detienne et Vernant vont souligner cet aspect caché de la ruse. « *Elle agit par déguisement et illusion qui induit son adversaire en erreur et le laisse face à sa défaite* » (Detienne, Vernant, 1972 :29). L'important est de posséder une certaine intelligence pour imaginer les différents stratagèmes pour pouvoir ruser au moment opportun sans que le destinataire s'en aperçoive. Il y a une importance du déguisement, de l'apparence trompeuse pour faire aboutir de manière imprévue le projet réfléchi. Ces deux auteurs parleront de « *duplicité de la mètis c'est-à-dire qu'elle se donne toujours pour autre que ce qu'elle est* » (Detienne, Vernant, 1972 :31). Prenons l'exemple d'Antiloque que nous avons étudié plus haut, c'est en prenant l'apparence d'un cavalier incapable et peu menaçant pour son adversaire que celui-ci va pouvoir prendre de l'avance. En effet, quand son char se dirige vers son adversaire Ménélas, ce dernier pense que ce jeune concurrent en a perdu la maîtrise par son manque d'expérience. Mais le fait qu'Antiloque amène ses chevaux aussi près de Ménélas démontre au contraire une grande capacité à les tenir et maîtriser. C'est parce qu'il simule une perte de contrôle de ses rênes qu'il prend son adversaire au dépourvu. Rien n'est laissé au hasard. Cette forme d'intelligence se retrouve déjà dans le choix d'agir de manière rusée. L'individu prend conscience que, dans cette situation, il ne pourra pas agir de manière directe et que l'affront ne serait pas efficace. Antiloque contourne la position dans laquelle il était catalogué, celle de perdant. La ruse est souvent employée dans des situations où les individus sont contraints vis-à-vis de quelque chose ou de quelqu'un. Nous pouvons analyser que cette part masquée de la ruse est une preuve d'une prise de conscience de la part de l'individu de sa situation et de son identité. C'est parce qu'Antiloque prend conscience de sa faiblesse qu'il agit de cette manière et peut gagner la partie.

Pierre-Joseph Laurent souligne, dans son livre « Le don comme ruse » paru en 1998, cette part cachée de la ruse sur son terrain au Burkina Faso, dans la région d'Oubritenga. Mon analyse se restreint, en ce qui concerne les analyses de cet anthropologue, à son étude du contexte de la coopération au développement. L'exemple le plus frappant est la construction d'un bâtiment tôle, comme étant l'objet caché de la ruse des jeunes créateurs de la fédération Wend-Yam, désirant installer le développement dans leur village Kulkinka. C'est par le conseil de leur président Zoungrana qu'ils construiront ce bâtiment utilisé comme un subterfuge pour se rendre visibles aux yeux des donateurs. Ce n'est pas par hasard que le président conseille ce genre de construction. Aucun bâtiment d'une telle dimension n'existe à ce moment-là. Il constitue un moyen pour ces jeunes de pouvoir bénéficier de l'aide voulue car il « *témoigne de la capacité de Wend-Yam à faire le développement c'est-à-dire à mobiliser des membres pour une activité économique et collective et à instaurer des cotisations* » (LAURENT, 1998 :131). Il leur permet de donner l'illusion que les initiatives proviennent d'eux-mêmes. C'est en quelque sorte l'appât de ces villageois pour pouvoir attraper leur proie qui est, dans ce contexte de coopération de développement, l'obtention des ressources financières permettant à la fédération de se développer. De plus, cette pratique rusée leur permet d'éviter la rédaction d'une demande écrite aux donateurs dans laquelle doivent être consignées leurs réclamations. Etant analphabètes et illettrés, ils

éprouvent une grande difficulté à argumenter par écrit. Ces jeunes de Wend-Yam se rapprochent des figures du chasseur ou du pêcheur, décrites par Detienne et Vernant, qui, pour pouvoir piéger leur proie, prennent une apparence qui est autre. C'est dans la manipulation et l'habileté à saisir les moments opportuns pour tourner la situation à leur avantage, que ces villageois Mossi parviendront à obtenir plusieurs projets de coopération. Le projet du bâtiment tôle « *tire son efficacité de l'ombre* » (LAURENT, 1998 :174) car si ceux-ci dévoilaient leur projet réel, ils ne parviendraient pas à obtenir le financement voulu.

Il est intéressant de souligner le manque d'analyse sur l'impact du choix de la ruse. La décision de ces jeunes de construire ce bâtiment prouve une prise de conscience de leur incapacité d'agir à découvert. La ruse semble impliquer une grande part de vulnérabilité et responsabilité des individus concernés. Ils doivent pouvoir accepter leurs faiblesses. D'une part, par le fait de ne pas correspondre de manière officielle aux attentes des bailleurs de fonds. D'autre part, grâce à leur ruse, ils évitent l'obligation de rédiger une demande et de faire appel à des intermédiaires pour la réaliser. La ruse de ces villageois témoigne d'une connaissance profonde de leurs capacités. Sachant qu'ils sont incapables de convaincre le donateur de manière écrite, ils empruntent un autre chemin où ils sont plus aptes. Un travail sur eux-mêmes a dû être opéré pour pouvoir prendre conscience que seule une action rusée, c'est-à-dire une action implicite et inconnue des donateurs, parviendrait à l'objectif voulu. Ils doivent aussi prendre le risque de ruser. Si le bailleur de fond découvre leur ruse, leur financement serait perdu. Nous pouvons alors opposer le cas des jeunes Mossi à l'exemple de la cabine téléphonique de Deborah Reed-Danahay où la responsabilité et l'identité de la personne n'est pas en jeu. Si la voisine de cette anthropologue trouve facile de ruser, c'est parce qu'elle ne pourra pas être identifiée. Sa ruse ne pourra jamais être reliée à elle-même, elle se protège derrière un certain anonymat.

Le cas de « *la politique active de pluralisme religieux adopté par Shingwaukonse* » (Servais, 2005 :478) dans le cadre de la Garden-River est un autre exemple de cet aspect masqué et caché de la ruse. Le vieux chef Shingwaukonse, pour pouvoir garder une main mise sur l'occidentalisation importée par les différents missionnaires, va développer une politique pluraliste. D'un point de vue religieux, cela apparaît comme un moyen de laisser le libre choix aux personnes. Les missionnaires peuvent apporter certains bénéfices à la réserve, telles leurs connaissances juridiques utiles pour défendre et représenter les droits de ce territoire. Une certaine concurrence va s'installer au sein même des missionnaires présents pour pouvoir obtenir la sympathie des autochtones et leur conversion. Officiellement, cette réserve donne l'image d'une certaine liberté quant au choix du culte religieux. Mais implicitement, cette politique apparaît comme une mise en scène qui permet aux Anishinaabek de garder un certain contrôle sur cette situation inédite. Elle leur permet d'acquérir un rôle de dominant parmi les dominants en renversant leur situation sociale. Par leur liberté de choix philosophique, ils se donnent une position de décideurs. Cette ruse leur permet à la fois de préserver leurs propres pratiques et de résister d'une

manière détournée à l'occidentalisation. Il existe une face cachée à cette action de pluralisme religieux ignorée des missionnaires, comme l'explique Olivier Servais :

« Les Amérindiens réduits dans leurs droits en dehors de la réserve vont se montrer maîtres dans l'art de créer un isolat culturel en apparence ouvert sur l'Occident mais en fait parfaitement approprié pour préserver leurs traditions culturelles» (Servais, 2005 :508).

Les exemples d'Antiloque, des jeunes du village Kulkinka, ou de la ruse adoptée par *Shingwaukonse* dans le cadre de la Garden-River, démontrent comment par une action déguisée, invisible, indiscernable, masquée, des personnes peuvent renverser leurs propres positions. Ils contournent ainsi par la ruse une situation contraignante qui ne leur permettait pas d'agir. La ruse est efficace car elle est invisible et ignorée par ceux qui en sont l'objet.

1.6 Un certain décalage

De Certeau soutient l'idée que l'action rusée est « *une pratique de détournement* » (De Certeau, 1990 : 47), qui permet à l'individu de bénéficier d'un champ d'action « autre » que celui qui lui est imposé. Un décalage, une manière oblique de procéder permet aux individus de posséder d'une certaine marge de manœuvre. Cet auteur, comme nous l'avons expliqué plus haut, mettra l'accent sur l'opposition entre dominant et dominé. Il qualifiera la ruse comme un « *art du faible* » (De Certeau, 1990 :60) qui lui permet de se réapproprier une part de la situation dans laquelle il est inscrit. L'action de ruser est donc investie d'une logique qui fait sens pour l'individu qui la déploie.

Dans le cas de la construction du bâtiment tôle sur le terrain de Pierre-Joseph Laurent, la ruse permet de créer un projet de coopération différent de celui qui avait été imaginé par les bailleurs de fonds. Le don comme ruse apparaît comme une tactique qui permet aux villageois d'opérer un certain décalage par rapport au partenariat élaboré par les donateurs. Une inadéquation émerge entre ce que pense offrir le bailleur et ce que les villageois de Kulkinka demandent réellement. La construction du bâtiment est un moyen pour ces jeunes de témoigner de leur capacité à s'organiser collectivement, à être autonomes et responsables. Il leur permet aussi d'éviter la demande écrite et témoigne donc d'une incompatibilité entre deux univers d'énonciations : oral et écrit. Il incarne la ruse qui leur permet de bénéficier d'une certaine crédibilité au sein de cet échange. En invitant le donateur au village pour constater de la construction, en lui « offrant » le bâtiment, les villageois placent ce dernier dans une relation de don. Le donateur est confronté à son cadeau et n'a pas d'autre choix que de répondre par un contre-don qui est le financement souhaité. Le but de cette ruse réside dans la séduction du bailleur de fonds à travers le témoignage de leur mobilisation collective grâce à la construction de ce bâtiment tôle. Le résultat de la ruse est l'élaboration d'une communication ambiguë entre les différents partenaires. En effet, comme nous l'avons étudié au cours d'anthropologie du développement donné par Pierre-Joseph Laurent :

« La coopération entre donateurs et bénéficiaires fonctionne dans le non-dit, elle n'existe pas, c'est une manière d'être populaire. La ruse est un art de faire et une arme des faibles».

Un certain décalage s'observe entre le projet que le donateur imagine financer et le projet détourné par les villageois dans une logique qui fait sens pour eux. « L'arme des faibles » de cette citation est donc comprise comme une habileté à contourner une situation dans laquelle le faible est dominé ou coincé. Dans ce cas-ci, c'est la démonstration de leur mobilisation qui agit comme un trompe-l'œil et permet aux villageois de surmonter l'inadéquation à laquelle ils sont confrontés.

Chapitre 2 : Contexte d'émergence de la ruse

Mes observations à Lima sur les différents petits boulots imaginés par les Péruviens pour bénéficier d'un peu d'argent m'ont aidée à saisir l'importance du contexte d'émergence de la ruse. Par exemple, il est fréquent d'observer, sur la route pour aller à la plage, divers petits stands qui vendent crème solaire, bouées et maillots ou sur le chemin du cimetière, des échoppes de fleurs. Nous pouvons comprendre que le choix de la localisation de ces différents étals est ce qui caractérise la ruse. C'est parce qu'ils vendent des objets en relation avec le contexte dans lequel ils se situent que ces personnes peuvent être qualifiées de rusées. L'importance du lieu (par exemple au feu rouge qui laisse plus de temps pour vendre), de l'heure (à la sortie des cours à l'université), du contexte (par exemple vente de portefeuilles près des banques) apparaissent comme des facteurs importants et déterminants pour la réalisation de cette action qu'est la ruse. Il faut pouvoir être assez rusé pour savoir où, quand et quels articles peuvent se vendre. La ruse est intimement liée au contexte dans lequel elle va émerger.

2.1 Contexte d'incertitude

Detienne et Vernant vont souligner que la ruse doit pouvoir s'adapter à diverses réalités et doit être malléable et polymorphe pour s'adapter aux diverses circonstances. « *L'action de la Métis s'exerce sur un terrain mouvant*» (Detienne, Vernant, 974 :21). Le contexte dans lequel est étudiée la ruse est incertain et instable. La situation peut aller d'un côté comme de l'autre c'est-à-dire qu'elle peut être favorable ou elle peut se retourner contre la personne qui use de la ruse. La personne rusée se doit d'être attentive, à l'affût, pour pouvoir faire face à la nouveauté et l'imprévu. Elle peut devenir à tout moment l'objet de la ruse de quelqu'un d'autre. Le rusé peut trouver plus rusé que lui. C'est pourquoi la ruse est souvent étudiée par les anthropologues quand un individu se retrouve dans un contexte de grande incertitude où, comme l'explique Felouzis, l'importance des moyens domine sur les fins puisque l'individu ne peut être à aucun moment certain de sa situation ou de son action. Cependant peu d'analyses ont été faites sur la part de vulnérabilité causée par ce contexte d'incertitude. Pourtant au cours de mes différentes lectures, j'ai pu l'analyser de manière fréquente. Je me suis alors interrogée : « Pourrait-on qualifier que, face à un contexte d'émergence incertain, l'individu utilise la ruse pour pouvoir pallier une part de vulnérabilité trop grande qui mettrait en danger son identité? »

Le contexte d'émergence de la notion de ruse dans la communauté de bergers kazakhs observée par l'anthropologue Anne-Marie Vuillemenot répond en quelque sorte à ma question. Dans cette communauté de bergers kazakhs, Anne-Marie Vuillemenot explique qu'un individu peut être victime à tout moment de djinns maléfiques c'est-à-dire que toute personne est vulnérable face à ces invisibles qui passent par les trous du corps. Les bergers kazakhs doivent donc s'adapter à cette réalité instable. Ils vont ainsi prendre de multiples précautions quant à leur manière d'être, de se mouvoir, de parler, de se comporter au quotidien. Un marquage dans l'espace est réalisé pour assurer la protection de soi-même, de ses trois principes vitaux (le souffle, l'âme et le kyt) et de sa famille. C'est par exemple pour cela que l'on ne nomme pas un enfant avant ses quarante premiers jours pour pouvoir déjouer les invisibles qui essayent en permanence d'intervenir autour du foyer qu'est la yourte. « *La parole inversée* » (Vuillemenot, 2009 :169) est un des lieux dans lequel la ruse peut se développer. Elle permet de manière détournée de faire part de ses intentions sans pour autant offenser ou attirer l'attention des djinns. Un exemple de terrain permet de comprendre la complexité que cette notion couvre et les impacts qu'elle peut avoir sur l'identité des personnes. Une jeune femme mariée depuis quelques mois n'est toujours pas enceinte. Elle vient ainsi demander de l'aide. Anne-Marie Vuillemenot lui conseille d'augmenter ses chances en ayant plus de rapports sexuels avec son mari. La réaction du groupe des femmes présentes est immédiate : elles lui demandent de cracher trois fois au-dessus de son épaule pour supprimer l'impact de ses paroles, qui feront l'objet de plaisanteries de la part de ces femmes pour essayer de détourner son erreur. « *La plaisanterie et la bonne humeur s'imposent dans cette société comme le premier moyen de lutte contre le malheur* » (Vuillemenot, 2009 :180). La ruse se situe donc dans un contexte d'incertitude, celui de savoir si les paroles d'Anne-Marie Vuillemenot vont attirer ou non l'attention des djinns. Dans ce cas-ci la ruse, qui est la plaisanterie, donne une certaine nuance à la situation qui s'est déroulée. Anne-Marie Vuillemenot, ignorant les règles de la parole inversée, vient par ses paroles de rendre la jeune femme vulnérable aux djinns maléfiques. Le fait de plaisanter permet de donner une justification à cet écart et permet de s'adapter directement à l'erreur qui a été commise et ainsi la réparer. Il y a une capacité de ces bergères kazakhes de faire face à une situation qui bouleverse l'équilibre des mondes. Cet exemple nous permet de comprendre, que la ruse émerge, certes dans un contexte mouvant et incertain, mais surtout quand la vulnérabilité de la personne est importante. La ruse, dans ce contexte, apparaît comme un moyen de justifier une action qui a bouleversé l'équilibre de cette communauté et qui rend ainsi vulnérables les personnes concernées.

Au contraire d'Anne-Marie Vuillemenot où la ruse émerge dans une relation asymétrique entre les bergers kazakhs et les djinns maléfiques, la ruse étudiée par Roberte Hamayon émerge dans une relation entre deux homologues c'est-à-dire qu'ils possèdent tous les deux une position sociale égalitaire. L'incertitude du jeu ou comme Hamayon la qualifie « *la part d'indétermination dans le jouer* » (Hamayon, 2012 :121) rejoint par contre cette idée de vulnérabilité. Le jeu lui aussi contient une certaine incertitude quant à l'impossibilité de savoir lequel des deux joueurs terminera vainqueur. L'effet de la

ruse dans la lutte se retrouve non pas dans le jeu mais dans l'après jeu, c'est-à-dire dans un futur non déterminé. Une part d'autonomie et de liberté est laissée aux joueurs pendant le déroulement de la lutte. Ce qui démontre que ceux-ci sont vulnérables car à tout moment ils peuvent devenir perdants.

L'analyse anthropologique de la ruse a énormément été concentrée autour du contexte d'émergence incertain et mouvant. Mais on a peu étudié les conséquences de cette incertitude. L'anthropologue doit pouvoir reconnaître ce qui n'est pas mis en évidence et ce qui se situe dans l'indéterminé et l'obscur. Puisque la ruse est ignorée par ceux qui ne partagent pas le secret de son utilisation, c'est ainsi qu'elle peut être la plus efficace. Quand Anne-Marie Vuillemenot conseille à cette jeune femme d'avoir plus de rapports avec son mari, elle rend ses paroles et les attentions réelles de la jeune fille vulnérables aux djinns maléfiques. La ruse apparaît dans ce contexte d'incertitude comme un moyen d'adaptation directe pour essayer de contourner la situation de vulnérabilité. L'anthropologue qui étudie la ruse ne se situe pas dans une transparence intellectuelle et doit pouvoir prêter attention aux différents détails comme par exemple le fait de devoir cracher ou de plaisanter. La ruse offre différents moyens et lieux qui permettent de sortir de cette situation en lui donnant une apparence trompeuse.

2.2 Notion de non-lieux

La notion de ruse va aussi avoir, comme contexte d'émergence, un lieu ne lui appartenant pas c'est-à-dire un espace qui lui est autre. Elle agit dans le jeu de l'autre. Certains auteurs de ma sélection utiliseront la notion de non-lieux définie par Marc Augé (1992). Quels liens peut-on établir avec la notion de ruse ? Selon cet auteur, les « *non-lieux* » (1992) sont des lieux de passage et non de socialisation. Ils ne créent pas des liens a priori entre les personnes. S'observe alors une dissolution du lien social et une perte totale du sens commun au sein de ces derniers. M. Augé en parle en termes de « *contractualité solitaire* » (AUGE, 1992 :119). Mais surtout ces non-lieux sont vécus de manière momentanée par les individus. Ces derniers opèrent une distance vis-à-vis de leur propre identité, ils deviennent anonymes pour arriver à certaines fins.

Lorsque De Certeau utilise dans son ouvrage, le concept de « non-lieux de la ruse », il met en évidence l'inexistence pour la personne concernée d'un espace d'action. L'individu ne dispose d'aucunes possibilités pour développer une quelconque marge de manœuvre Il semble être confronté à l'obligation d'agir dans un lieu qui ne lui appartient pas, un « non-lieux-. Sa ruse, d'une part lui permet de justifier sa présence dans ce lieu autre et d'un autre ; et d'autre part, lui fournit l'opportunité souhaitée tout en dissimulant ses réelles intentions. Face à cette situation complexe, c'est par tactiques que celui-ci va agir, au coup par coup puisqu'il se retrouve, selon De Certeau, à l'intérieur du « *champ de vision de l'ennemi* » (De Certeau, 1990 : 61). Ruser dans un tel contexte peut certes créer des liens entre les différents protagonistes mais ces derniers sont éphémères et passagers. En effet, l'utilisateur de la ruse opère un décalage, une action oblique à sa propre situation initiale. Nous pouvons émettre l'hypothèse

que ces liens sporadiques et provisoires font parties prenante de cette ruse. Ils sont un masque, une illusion qui renforce la crédibilité et la pertinence de l'individu rusé. Lorsque De Certeau fait référence à ce concept de M. Augé, il souligne donc l'importance du contexte d'émergence de la ruse – l'espace d'un autre- comme explication de son utilisation et de cette difficulté de créer, sur le long-terme, du lien social.

L'utilisation de la ruse par les Anishinaabek pendant le conflit sur l'île de Walpole entre 1844-1850, dans la région des grands lacs nord-américains, met aussi en évidence cette opportunité par la ruse d'agir dans un espace autre. Dans cet exemple, le lieu de l'autre est ce qui détermine la ruse. Les Indiens, face à l'arrivée des Jésuites et leurs actions entreprises pour les convertir à la religion chrétienne vont, par la ruse, se créer un espace dans lequel ils vont pouvoir affirmer leurs opinions et traditions. C'est le discours qui apparaît comme le lieu de la ruse. Suite à la construction maladroite d'une chapelle par les Jésuites, l'honneur, les traditions et valeurs des Amérindiens de Walpole ont été offensés. D'une part, les Jésuites ont abattu des arbres sacrés pour la bâtir et d'autre part son emplacement se situe à proximité de tombes. De plus, le fait que les missionnaires ont réalisé ce projet de construction sans demander l'avis aux chefs et anciens du territoire apparaît comme un outrage à leur propre prestige. L'ensemble de ces actions sont perçues comme irrespectueuses vis-à-vis de la mémoire des ancêtres et des chefs existants. Elles sont considérées comme un défi envers ceux-ci et les Anishinaabek. Le discours apparaît alors comme le meilleur moyen pour faire émerger une action rusée. A l'instar de mes observations à Lima, cet exemple nous permet de saisir l'importance du choix du lieu et du contexte d'émergence de la ruse. En choisissant de ruser sur le territoire des Jésuites, les Anishinaabek peuvent créer un effet de surprise. Les Jésuites se retrouvent contraints par ce choix et doivent agir en tant qu'hôtes. Le fait d'utiliser le discours permet aux Indiens de diriger les initiatives et ainsi de les déstabiliser. C'est eux qui vont choisir l'heure, le jour, qui vont fixer les règles et qui donneront le mot de la fin. Ils se donnent donc une position de décideurs c'est-à-dire de maîtres de la situation.

Pierre-Joseph Laurent apporte une signification nouvelle à ce non-lieux de la ruse. Il l'utilise pour qualifier les lieux dans lesquels la ruse n'a pas raison d'être. Il explique que, par exemple en Occident, la conception de cette notion de ruse a acquis une connotation négative. Elle est souvent considérée comme une pratique douteuse qui va à l'encontre des valeurs promues par un régime politique basé sur le principe de la démocratie. La notion de ruse se voit alors assimilée aux pratiques qui ne sont pas convenues à entreprendre comme par exemple la corruption. L'auteur souligne l'importance de pouvoir se détacher d'une pensée dichotomique provenant de la pensée occidentale qui possède une vision négative de cette notion. Au sein de la société coutumière Mossi, la ruse, au contraire, accorde de la légitimité à celui qui la met en œuvre. L'instance « *silim* » (Laurent, 1998 : 191) fait référence à une certaine dignité, une ruse qui permet de parvenir à ses objectifs sans affecter sa collectivité. Elle ne peut donc pas être associée au calcul, ni même à la fourberie. Celle-ci est comprise

comme permettant à un individu situé dans une position de faible de pouvoir prendre une autre direction que celle qui lui est imposée. Les villageois incapables de s'imposer au sein du champ de la coopération, c'est-à-dire de posséder leur propre espace, n'ont que pour unique solution d'agir de manière rusée. Le don comme ruse apparaît comme « *un ultime recours* » (Laurent, 1998 :212). Les villageois utilisent la ruse pour pouvoir dominer dans un espace qui ne leur appartient pas, c'est-à-dire dans ce contexte, le champ de la coopération. Par le témoignage de leur capacité à faire le développement, ils établissent une communication rusée qui implique un lien social à l'insu du donateur. Le projet de coopération est alors détourné par ses bénéficiaires qui vont l'arranger à leur manière. La construction du bâtiment apparaît comme une mise en scène de la capacité de coopération attendue par les donateurs. Le contexte d'émergence de la ruse est souligné par une asymétrie sociale entre les deux acteurs. Elle agit comme un pont reliant deux univers culturels différents, elle est ce qui crée un lien. La ruse correspond à l'image de la coopération souhaitée par le bailleur, elle naît d'une inégalité.

Ces différents exemples permettent de comprendre qu'il n'y a pas de fixité dans les statuts des personnes concernées. En effet, que ce soient les Anishinaabek ou les jeunes de la fédération Wend-Yam qui sont à la marge dans le champ de la coopération, ceux-ci, par leur ruse, parviennent à renverser les rôles dans lesquels ils sont inscrits. Ce sont eux qui maîtrisent la situation et placent le destinataire de la ruse dans une certaine dépendance de leur choix.

Chapitre 3 : Intérêts de la ruse

Pour comprendre la part de la vulnérabilité au sein de cette action et son impact sur l'identité, il est important de se pencher plus amplement sur les motivations des individus. Qu'est-ce qui finalement pousse ces personnes à ruser ? Pourquoi agir de cette manière et non pas autrement ? Pour les utilisateurs, la ruse apparaît comme le choix le plus pertinent et efficace. C'est par la ruse qu'ils parviennent à obtenir le résultat voulu. L'objectif de ce chapitre est d'apporter une certaine compréhension sur comment la ruse peut être envisagée comme l'unique manière d'agir adéquatement dans une situation particulière par ses acteurs et les effets qu'elle peut engendrer sur ces derniers.

3.1 Réalisation d'objectifs

Le premier intérêt que j'ai pu relever est l'intention de parvenir à un objectif particulier. Cependant la situation, le contexte ou les partenaires ne favorisent pas la réalisation de ce dernier. Les individus envisagent alors la ruse comme la manière d'agir la plus efficace pour parvenir à ce qu'ils souhaitent. Il y a donc une volonté de la personne d'arriver aux fins qu'elle s'était fixée.

Sur le terrain de Pierre-Joseph Laurent, la ruse est motivée par un objectif bien précis : celui d'amener le développement, observé par les jeunes lors de leur immigration, dans leur propre village. En effet, ceux-ci ont connu, observé, appris et apprécié ce qu'ils considèrent comme étant un savoir-

faire provenant de l'extérieur. Ils deviennent des acteurs pertinents pour atteindre cet objectif puisqu'ils en ont été les témoins. Cependant, ces jeunes du village de Kulkinka vont observer que leurs demandes ne sont pas en concordance avec l'offre que peuvent leur apporter les bailleurs de fond. Cela provient du fait que cette notion de développement ne possède pas la même signification pour les acteurs concernés. Cependant, motivés par leur volonté, ils vont utiliser la ruse comme «*un ultime recours*» (Laurent, 1998: 212). Ultime recours dans le sens où c'est la dernière possibilité qu'il leur reste pour pouvoir parvenir efficacement à ce qui motive l'ensemble de leurs actions: le développement. Les jeunes témoignent d'une capacité d'adaptation vis-à-vis de l'incompréhension existante entre leur univers culturel et celui du donateur. Pour ne pas perdre la possibilité d'un financement qui aidera au développement, les villageois se voient dans l'obligation de dissimuler leurs pratiques sans pour autant les supprimer. En les rendant invisibles, celles-ci deviennent rusées puisqu'elles sont méconnues et étrangères pour le donateur. Le don comme ruse leur permet de bénéficier d'une assurance quant à l'élaboration d'un développement au sein de leur village. En effet, comme nous l'avions étudié dans le premier chapitre, le don par le témoignage de leur mobilisation place le bailleur de fond dans une relation de dépendance. Celui-ci n'a pas d'autre choix que de fournir le financement souhaité. La ruse va installer une communication ambiguë entre deux acteurs qui n'ont pas la même version du partenariat établi.

Il me semble important de souligner cette capacité de compréhension et d'adaptation des villageois de Kulkinka quant à leur incapacité de correspondre aux attentes des bailleurs. Ceux-ci prennent conscience de leur propre situation et agissent de manière détournée pour tout de même atteindre leur objectif. Il y a une prise de conscience d'une certaine faiblesse, celle de ne pas pouvoir bénéficier de manière officielle avec ses propres pratiques au financement souhaité. L'utilisation de la ruse dans ce contexte nous permet de comprendre l'inexistence d'enjeux communs entre ces deux partenaires. C'est parce qu'ils ne partagent pas de perspectives communes sur cette coopération, que les villageois de Kulkinka utilisent la ruse. Le bailleur ne perçoit pas l'autre scène où règnent des conventions qu'il ne pourrait saisir. Ainsi la ruse dans ce champ de la coopération répond à une rencontre de l'autre possédant des enjeux et priorités différents. Elle permet de dépasser le gouffre entre ces deux univers culturels différents.

Dans le cas de la lutte dans les jeux collectifs des Bouriates étudiés par Roberte Hamayon, l'intérêt de ruser répond aussi à un objectif bien précis : celui de sortir vainqueur de la partie. La ruse dans ce cas d'étude est considérée comme partie prenante des capacités et habiletés mentales du lutteur. Elle est ce qui va lui permettre d'effectuer des prises efficaces pour gagner. Hamayon la compare alors à l'appeau utilisée par un chasseur pour attirer son gibier. Elle est le moyen utilisé par l'individu pour atteindre son objectif qui, pour le lutteur, est la victoire. La ruse est utilisée dans l'intérêt de pouvoir mettre fin à cette lutte en gagnant. Son effet se situe donc dans l'après jeu puisqu'elle va avoir pour conséquence qu'un des deux joueurs va en ressortir vainqueur. La ruse apparaît comme ce qui va

permettre d'établir une distinction entre les deux joueurs. Elle est donc active et fait prévaloir l'intelligence du lutteur sur sa force. En effet, la fin de la partie se caractérise par la création d'une hiérarchie entre deux personnes qui, au départ, étaient homologues. La ruse est proprement humaine et individuelle puisqu'elle démontre la capacité d'un des joueurs à être plus futé que l'autre dans le choix de ses prises. Elle va créer ce qu'Hamayon appelle une « *verticalisation des positions sociales* » (Hamayon, 2012 : 275). Le vainqueur acquiert plus de pouvoir et de prestige que le perdant et est alors supérieur à ce dernier. La ruse est donc inhérente aux jeux à sanction interne puisqu'elle permet de départager les joueurs et ainsi de mettre fin à la partie.

George Felouzis ne partage pas cette idée que l'individu pourrait envisager d'utiliser la ruse pour parvenir à ses fins. Comme nous l'avons analysé lors du premier chapitre, le fait de pouvoir envisager des buts à poursuivre dans un contexte incertain semble impossible pour l'auteur. L'individu ne s'interrogera pas, pour Felouzis, sur les fins, mais plutôt sur les moyens qu'il possède pour effectuer une quelconque action. Dans ce cas-là, « *le sens de l'action n'est plus donné mais doit être le fruit d'un travail des acteurs sociaux eux-mêmes* » (Felouzis, 2002 : 103). Ce que l'auteur souligne par cette citation, c'est que l'individu doit pouvoir construire lui-même les différents moyens pour agir. L'exemple des élèves universitaires de première année montre que, face à la grande liberté que l'université leur octroie, comme le fait de pouvoir ou non assister aux cours, de ne pas avoir d'évaluation régulière mais un examen final où ils vont devoir trouver par eux-mêmes leur méthode de travail, une confusion apparaît chez les élèves dans leur capacité d'agir. Cette dernière dépend d'eux-mêmes. Les élèves vont progressivement s'adapter et élaborer leurs propres objectifs à défaut d'avoir été donnés par l'institution. En ce sens, la ruse n'est pas employée pour atteindre un objectif mais plutôt pour le construire. Ces acteurs de terrain agissent avec les moyens du bord et construisent ainsi progressivement leurs objectifs personnels. C'est dans ce sens que Felouzis ne rejoint pas les analyses de Pierre-Joseph Laurent ou de Hamayon où l'individu utilise la ruse pour atteindre un objectif voulu. La ruse apparaît comme la manière d'agir la plus efficace pour le réaliser vu le contexte, la situation et les relations entretenues.

3.2. Revendication d'un espace d'action

M. De Certeau analyse principalement la ruse dans un contexte de forces et de pouvoir. Dans ce cas précis, la notion de ruse fait référence à cette volonté d'établir un écart par rapport aux systèmes imposés par d'autres. La motivation de l'utilisation de la ruse par l'individu provient du fait qu'elle lui permet de retrouver une part de son autonomie. La ruse apparaît comme un moyen de résistance vis-à-vis de l'ordre dans lequel un individu pourrait être inscrit. L'individu, n'étant plus le maître des actions de sa propre vie, va utiliser la ruse pour se donner une part de décisions. Il pourra ainsi de nouveau fixer les règles. L'exemple de « *la perruque* » (De Certeau, 1990 :45) permet de cerner comment un ouvrier déjoue l'ordre industriel dans lequel il est établi pour pouvoir donner une reconnaissance à son propre

savoir-faire. L'ouvrier prend de son propre temps pour pouvoir développer, par sa création, un savoir qui lui appartient et que De Certeau nommera « *son art* » (De Certeau, 1990 :47). Un art qu'il possède dans son habileté à utiliser sa situation d'une autre manière que celle perçue par son patron. A partir de produits récupérés, l'ouvrier retravaille la matière, la modifie, la réinvente, et se crée ainsi un espace de réappropriation qui lui est propre. Il ne se fait pas d'illusion sur sa position sociale, il sait qu'elle ne changera pas avec sa ruse. Mais en agissant de cette manière, il déjoue indirectement l'ordre dans lequel il est inscrit. L'ouvrier peut ainsi retrouver une part de liberté puisqu'il introduit dans cet ordre industriel, une autre manière d'être qui correspond à d'autres règles. De Certeau envisage la ruse dans une superposition de niveaux. La ruse se retrouverait dans un niveau en-dessous de ce qui fait règle et ainsi permettrait à un individu d'opérer un choix là où normalement il n'en possède pas. Pendant ce temps limité, l'ouvrier va affirmer son identité et son propre savoir-faire.

La création de l'association Wend-Yam sur le terrain de Pierre-Joseph Laurent rejoint cette idée que l'intérêt de ruser est motivé par la création d'un espace autre dans lequel l'individu détermine ce qui fait la règle. En effet, ces jeunes créateurs reviennent de l'étranger avec une autre vision de la vie et du développement. Cependant ceux-ci restent dépendants des obligations qu'ils ont envers les anciens du village et la vie collective. En créant cette association, ils se construisent un espace qui respecte d'autres règles que les lois coutumières et rusent collectivement. Ce qui leur permet de se réaffirmer en tant que sujets.

Il y a certes une différence de contexte et d'objectifs entre ces deux exemples mais il me semble qu'ils ont tous les deux un point commun quant à ce qui motive l'action rusée. La ruse dans ces deux cas permet aux individus de se construire un espace d'action dans lequel ils vont pouvoir manœuvrer comme ils l'entendent. L'intérêt de ruser correspond à l'envie de l'individu de revendiquer et de préserver ce qui le constitue en tant que personne. La ruse peut permettre aux individus de redevenir en quelque sorte sujets de leur propre vie c'est-à-dire à la fois acteur et décideur. Nous pouvons analyser que la ruse agit comme une revendication identitaire par la création d'un espace dans lequel l'individu peut maîtriser la situation en imposant ce qui fait la règle. Ainsi l'individu qui a été d'une quelconque manière contraint à quelque chose ou quelqu'un peut se redonner un espace d'autonomie et favoriser la reconstruction ou l'affirmation de son identité.

3.3 Protection identitaire

La ruse utilisée par les Anishinaabek face aux missionnaires est un bon exemple pour cerner cet intérêt de reconstruction voire de protection identitaire. C'est parce que le prestige et l'honneur des anciens et des chefs amérindiens ont été ébranlés par la construction de la chapelle par les missionnaires que ceux-ci vont ruser. Ils vont ainsi protéger et préserver, ce qui a été identifié par l'auteur comme, leurs « identités et traditions », mais aussi revendiquer l'offense subie. Ils espèrent pouvoir rétablir une

certaine part de leur prestige en essayant notamment de provoquer le déplacement de ces missionnaires. Cependant ces derniers ne vont pas en démordre et vont ainsi affecter encore plus l'identité des Anishinaabek.

L'exemple du terrain de l'anthropologue Anne-Marie Vuillemenot peut être mis en relation pour souligner ce lien existant entre la ruse et une part de vulnérabilité et de sensibilité des personnes. Dans cette communauté de berger kazakhs, comme nous l'avons analysé dans le deuxième chapitre, la vie quotidienne est marquée par une omniprésence des différentes figures d'esprits dont chacun est susceptible d'être la proie. C'est pourquoi de nombreux interdits et règles sont à respecter au sein de cette société pour ne pas attirer l'attention des djinns en perturbant l'équilibre des mondes. La ruse fait partie prenante de la vie de ces berger puisqu'ils doivent constamment détourner l'attention de ces djinns maléfiques. Par exemple, un ensemble d'interdits est associé au « *seuil de la yourte* » (Vuillemenot, 2009 :160) qui est considéré comme un lieu dangereux car il est en contact avec les invisibles des mondes souterrains. Les berger ruseront avec le djinn, qui serait susceptible de rentrer par leur bouche, en restant silencieux lorsqu'ils franchissent le seuil d'une yourte. Au sein de cette communauté, chaque lieu est sexué. « *Le lieu du corps féminin* » (Vuillemenot, 2009:146) concerne l'espace intérieur de la yourte et ses alentours. Plus on s'éloigne de cette yourte, plus on s'éloigne dans le monde sauvage qui est consacré aux hommes. Comme nous l'avons vu au cours d'Anthropologie du corps, l'exemple de l'anniversaire d'Anne-Marie Vuillemenot montre la conséquence d'un déséquilibre dans l'ordre des mondes et ses impacts sur l'identité des personnes concernées. La ruse apparaît, dans ce cas précis, comme un bouclier contre un futur et potentiel djinn maléfique. Le jour de son anniversaire, Otynchy, le principal informateur d'A-M Vuillemenot, lui dit qu'elle peut demander ce qu'elle veut et qu'il exaucera son souhait. Celle-ci demande de rendre visite aux différentes voisines des autres yourtes qu'elle n'avait plus revues depuis l'été passé. Otynchy accepte et lui donne deux chevaux, un pour elle et un pour sa femme, Nurzhamal. Elles se rendent ainsi à cheval de village en village. Chacune des bergères de la yourte qui les a reçues avec le consentement de son mari se joignent à elles. Elles se retrouvent finalement à sept à galoper en pleines steppes. Anne-Marie Vuillemenot observe soudainement que le comportement de ces bergères va prendre une allure particulière. En effet, celles-ci vont commencer à agir « comme des hommes » en se lançant des défis par exemple, en haussant le ton de leur voix et en jurant. Cette observation montre que la demande de cette anthropologue a constitué un déséquilibre entre les différents mondes car les femmes ne sont pas à leur place dans cet espace considéré comme sauvage. Elles n'ont que pour seule solution de ruser avec les invisibles. Elles agissent de manière à paraître autre - en imitant le comportement des hommes- pour duper les invisibles. La ruse est utilisée dans l'intérêt de préserver son identité et de la protéger en évitant qu'elle ne soit envahie par un djinn maléfique. Elle témoigne d'une capacité de sur-adaptation de ces femmes. La seule solution qu'elles ont trouvée pour remédier à ce déséquilibre est d'abandonner pour un temps leur identité féminine et ainsi faire croire aux djinns qu'elles sont hommes. Comme Anne-Marie l'a souligné lors du

cours d'Anthropologie du corps, l'aspect corporel est important dans cette notion de ruse puisqu'il permet d'imiter et simuler une identité autre.

Dans ces exemples, la ruse peut alors être comprise, selon moi, comme une capacité de sur-adaptation de ces individus face à une quelconque faiblesse et fragilité.

3.4 Pallier une souffrance

Le point de vue de Guy Bajoit, sociologue à l'UCL, va apporter une nouvelle dimension quant à l'intérêt de l'utilisation de la ruse. En effet, selon lui, la notion de ruse est un indice de compréhension de la gestion des tensions personnelles. L'intérêt principal de son utilisation est qu'elle aide l'individu à surmonter ses difficultés et à assumer ses échecs et souffrances. La ruse fournit une explication à ce qui semble insurmontable. Guy Bajoit explique notamment que l'individu va ruser avec lui-même pour pouvoir opérer une distanciation. La personne qui use de la ruse va se mentir à elle-même pour pouvoir accepter sa propre situation. Elle se constitue alors une réalité autre qui lui permet de bénéficier d'un certain recul. Il me semble important de souligner que ce nouvel aspect d'analyse de la notion de ruse est directement en relation avec l'identité et la sensibilité des personnes. La ruse est utilisée par quelqu'un pour pouvoir en quelque sorte se déresponsabiliser de quelque chose. En rasant avec soi-même, l'individu peut alors atténuer ce qui l'affecte en donnant une autre version à la réalité. L'important est de protéger son identité en prenant de la distance avec sa propre situation.

L'exemple de terrain de la sociologue Agnès Villechaise-Dupont souligne cet intérêt d'utiliser la ruse, pendant un temps limité, afin d'atténuer les obstacles et souffrances auxquels des individus doivent faire face. En effet, au sein d'une grande banlieue bordelaise, l'auteur va observer comment certains jeunes, qui possèdent une situation sociale et économique précaire, vont utiliser la ruse pour pouvoir préserver une certaine estime d'eux-mêmes. La ruse permet de bénéficier de l'argent nécessaire pour pouvoir s'offrir des biens « *qui matérialisent leur appartenance générationnelle* » (Villechaise-Dupont, 2002 : 94). Ces jeunes se mentent à eux-mêmes pendant un certain temps. Leur ruse réside dans la capacité d'utiliser les services sociaux pour bénéficier de l'aide financière voulue. Par exemple, ils vont se rendre présentables lors de cette demande d'aide financière ou vont dissimuler certains aspects de leur situation familiale ou professionnelle. Ces jeunes rusent pour améliorer l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. La ruse permet a priori d'adoucir leurs difficultés socio-économiques. Néanmoins sur le long terme, l'auteur souligne une grande part de vulnérabilité de ces jeunes car la ruse employée est éphémère, provisoire. Petit à petit, un sentiment de honte et de dénigrement de soi s'installent suite à la demande régulière d'aide et d'assistance.

La ruse me semble agir sur le long terme en quelque sorte comme un miroir reflétant la condition précaire de ces jeunes. Ils doivent faire face à leur propre faiblesse sociale et économique. Dans le cas

d'étude de la sociologue Villechaise-Dupont, la ruse de ces jeunes ne fait qu'aggraver leur difficulté de s'assumer et pourrait, selon moi, aller jusqu'à détruire l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes. La vulnérabilité de l'identité de celui qui use de la ruse peut alors augmenter. Ce qui m'amène à développer dans le chapitre suivant ce que j'appelle le prix de la ruse. « La ruse aurait-elle un certain prix identitaire ? »

Chapitre 4 : Impacts de la ruse

Au cours de mes différentes analyses, j'ai pu observer que cette notion avait un certain impact sur la personne qui l'utilise ou qui en est le destinataire. En rusant, l'individu se retrouve au sein d'un espace qui lui est inconnu et dans lequel il doit agir au coup par coup. Le fait de choisir de ruser démontre une certaine capacité de l'individu à s'adapter aux différentes circonstances. Il doit accommoder son identité à cette réalité nouvelle. C'est le caractère multiple et divers souligné par Detienne et Vernant qui est alors envisagé, puisque l'efficacité de la ruse réside dans la capacité de l'individu à pouvoir se plier, se courber, s'adapter aux imprévus. Selon ces deux auteurs, il est important que celui qui procède par la ruse puisse bénéficier d'une certaine souplesse et malléabilité. Ce qui signifie que l'individu rentre dans un processus de transformation identitaire, où il compose de nouvelles facettes de lui-même. Il se situe dans ce que l'on pourrait appeler une recomposition personnelle. Certains auteurs souligneront les impacts de cette identité malléable, nous pouvons à partir de leurs analyses relever deux grandes conséquences :

1) Apport de la ruse

La ruse apporte une valeur sociale supplémentaire favorable à la considération et l'estime que la personne aura d'elle-même. Prenons l'exemple du cas du lutteur étudié par Roberte Hamayon. Alors qu'avant le jeu, les deux joueurs se situent dans des positions sociales semblables, l'un des deux après la partie en ressortira différent. Le lutteur vainqueur va posséder plus de puissance et prestige que son adversaire. Celui-ci a fait preuve d'une capacité à pouvoir être plus rusé en choisissant les prises adéquates. Son identité s'en retrouve modifiée car celui-ci possède à l'issue du jeu une source de chance nouvelle. En rusant, le lutteur acquiert une nouvelle considération aux yeux de la collectivité. Il devient un être avec plus de valeur sociale et de prestige car il a possédé plus de savoir-faire. C'est pourquoi la redistribution de sa sueur est primordiale pour pouvoir rétablir un certain équilibre.

Le cas du « *voleur kazakh héroïque* » (Vuillemenot, 2004 : 251) analysé par Anne-Marie Villemenot peut être mis en relation avec le cas du lutteur puisque tous les deux acquièrent quelque chose en plus avec la ruse. Les jeunes hommes doivent, pour pouvoir se marier, surprendre leur future belle-famille, en kidnappant à leur insu leur bien-aimée. Dans la société coutumière kazakhe, la jeune fille fait l'objet d'une grande surveillance de la part des hommes de sa famille. Ce qui rend la tâche du futur fiancé difficile et périlleuse. Il doit ruser de la manière la plus efficace pour pouvoir voler la jeune fille à sa famille. Il doit pouvoir non seulement la kidnapper mais aussi la ramener dans la maison de

ses propres parents pour que le mariage puisse être officiel. La ruse a un impact sur l'identité du jeune homme car celle-ci lui accorde de la crédibilité aux yeux de sa future fiancée d'une part, mais aussi vis-à-vis de sa future belle-famille. Ce prestige provient de son habileté à contourner par sa ruse la haute surveillance dont fait l'objet la jeune fille. Son identité s'en trouve alors modifiée car celui-ci acquiert une certaine reconnaissance sociale de tous.

2) Prix de la ruse

La ruse peut avoir un effet inverse : elle va soit affecter l'identité de l'individu soit le priver d'une partie de lui-même. C'est ce que nous pouvons considérer comme un prix à cette notion de ruse. L'individu, certes, peut user de la ruse, mais cette action peut lui coûter cher humainement.

Reprendons l'exemple du vol au sein de la société coutumière kazakhe. Celui-ci permet à la personne de bénéficier d'un certain prestige. Le vol est institué socialement au sein de cette société, il répond à certaines conditions et interdits. Il est permis s'il concerne un cheval, un couteau, un chien ou une femme. La personne ayant l'intention de voler doit, avant cet acte, avoir proposé trois fois un échange ou un achat au propriétaire concerné. Si ce dernier refuse, il doit pouvoir s'attendre à être volé. La ruse de celui qui vole a donc un impact considérable sur son destinataire. Un propriétaire qui est volé ne peut que s'en prendre à lui-même. Ce vol relève de sa responsabilité, c'est parce qu'il n'a pas été assez vigilant. Nous comprenons que, dans cet exemple, le vol est socialement acceptable au sein de cette société coutumière kazakhe, il est institutionnalisé. La personne qui s'est fait voler devra suivre cette contrainte des trois demandes avant de tenter de voler à son tour. C'est donc un véritable jeu de paroles qui s'inscrit entre les deux protagonistes, ceux-ci doivent pouvoir trouver les mots qui vont leur permettre d'obtenir le prestige. Dans ce contexte, il y a une distinction de l'impact de la ruse d'une part sur celui qui l'utilise c'est-à-dire celui qui maîtrise l'action et d'autre part sur celui qui la subit. Le premier bénéficiera d'une certaine valeur sociale au sein de sa communauté. Cependant, si celui-ci s'avise de voler autre chose que ce qui a été convenu dans les règles coutumières, il sera considéré comme traître et devra donc être puni et jugé par la loi. En ce qui concerne le destinataire de la ruse, son identité s'en retrouve ébranlée.

Un autre exemple qui souligne ce prix identitaire est le cas des Musulmans au sein du terrains de Pierre-Joseph Laurent. Pour pouvoir assurer le développement au sein de leur village, le groupe Wend-Yam, à la fin de l'année 1985, décide de diversifier ses activités. Il se lance notamment dans un élevage de porcs qui leur permettra, grâce à la ruse, de bénéficier de la reconnaissance officielle en tant que fédération. Mais cet élevage ne favorise pas les hommes musulmans du groupement qui vont devoir accepter de mettre momentanément de côté leur conviction religieuse. C'est grâce à cet élevage que les groupements villageois obtiendront ainsi un financement du Service provincial de l'élevage pour débuter cette production. Ce développement semble posséder plus de poids et de valeur sociale.

Le contexte de la Garden-River développé par Olivier Servais dans son étude sur les Anishinaabek n'a fait que confirmer mes analyses sur cette perte momentanée d'une part de l'identité de celui qui use de la ruse. Shingwaukonse, comme expliqué dans le premier chapitre de ce jury, développe une « *politique active de pluralisme religieux* » (Servais, 2005 : 478) en tant que ruse pour pouvoir garder une certaine emprise sur les missionnaires. Le catholique Kohler arrivé à Garden-River se retrouve confronté à une domination importante du protestantisme. Pour pouvoir faire progresser sa mission, il va user de la ruse en abandonnant pour un temps les valeurs et morales promues par la religion catholique et adopter un comportement qui est jugé comme acceptable par les Amérindiens. Il contourne les lois catholiques et ses propres valeurs constitutives à son identité pour pouvoir s'intégrer auprès de ces autochtones. Comme la ruse fait partie intégrante de l'identité de ces autochtones, il rentre inconsciemment dans leur univers de sens.

Dans ces différents exemples, les individus vont par leur ruse payer un certain prix. Ce dernier se traduit par une perte d'une part de leur identité. Ils font en quelque sorte le don d'une partie d'eux-mêmes. La ruse semble intimement liée à l'identité des personnes puisqu'elle peut leur accorder à certains moments plus de valeur sociale mais dans d'autres cas avoir un véritable coût. L'individu se voit parfois contraint de mettre de côté pour un temps voire à jamais une part de son identité. Il est important de relever que, dans les cas présentés, ces personnes acceptent ce prix. La ruse possède une valeur socialement partagée qui est importante puisqu'elle vaut plus à un moment donné que l'identité elle-même.

Pour terminer ce chapitre, il me semble important de suggérer une nouvelle piste de recherche encore peu analysée anthropologiquement. Dans ces différents exemples, l'utilisation de la ruse, dans certains cas, constraint l'individu à devoir faire face à ses propres situations et conditions. C'est-à-dire qu'il va devoir prendre conscience de son incapacité à agir dans certains contextes ou relations. Lorsque des auteurs parlent de « *Polémologie du faible* » comme De Certeau ou situent la ruse du côté du faible comme Pierre-Joseph Laurent, il est alors intéressant de considérer cette qualification sous un angle différent de la relation de pouvoir dominant-dominé. Cette qualification de faible peut souligner une part de faiblesse à laquelle la personne va essayer de remédier par sa ruse. Cette notion peut alors avoir des impacts considérables sur comment la personne s'envisage et se perçoit. Elle peut être en quelque sorte un miroir qui révèle une part sensible et vulnérable de la personne. Peu d'auteurs ont réellement étudié cet aspect de la ruse qui me semble pourtant intéressant et bien présent au sein des différents terrains analysés.

Chapitre 5 : Les représentations de la ruse

La manière dont les acteurs de terrain se représentent la ruse, les caractéristiques qu'ils lui accordent, peuvent servir d'indicateurs de compréhension importants pour l'anthropologue.

Prenons l'exemple de la figure du «le *silim saoba* » (Laurent, 1998 : 189) dans la société coutumière Mossi, étudiée par Pierre-Joseph Laurent. Au contraire de la représentation négative en Occident, Pierre-Joseph Laurent étudie, sur son terrain, une ruse faisant partie prenante de la personne. Les différentes valeurs accordées à cette personne permettent à l'anthropologue de saisir comment cette notion donne une certaine légitimité et du prestige à celui qui la met en œuvre. Cette instance « *silim* » (Laurent, 1998: 191) permet à un individu d'agir pour acquérir quelque chose de manière digne et socialement acceptable sans affecter sa collectivité. Le « *silim saoba* » (Laurent, 1998 : 189) caractérise quelqu'un qui détient une qualité qui n'est pas donnée à tout le monde: celle de pouvoir comprendre les choses avec une grande subtilité. Il possède quelque chose d'autre qui lui permet de se faire respecter et d'acquérir la confiance des autres. Il est capable de s'imposer au sein d'un groupe et de le faire agir comme il le souhaite même en son absence. Le fait d'user de la ruse est alors perçu comme une qualité puisqu'elle témoigne de l'intelligence d'un individu qui arrive à l'objectif qu'il s'était fixé. Cette acceptation sociale permet à l'anthropologue de comprendre, dans ce contexte particulier, qu'il ne serait pas pertinent de s'interroger sur l'éthique de ce genre d'action. En effet, celle-ci possède une valeur positive pour autant qu'elle reste inconnue de tous.

L'anthropologue, au sein de son terrain, devra donc prêter une attention particulière aux systèmes de représentations de ses acteurs. Prenons, par exemple, l'analyse de la figure du lièvre, si présente dans les histoires des acteurs de terrain de Pierre-Joseph Laurent. Le lièvre est alors décrit comme un animal se trouvant dans une position de faible. Cependant, par sa vivacité et son intelligence, celui-ci ne reste pas contraint par sa situation. Il parviendra à ses fins grâce aux moyens que la ruse lui offre. Les acteurs de terrain s'identifient ainsi au lièvre : dans une situation peu favorable, ils peuvent toujours s'en sortir grâce à leur intelligence rusée. Comme l'explique Pierre-Joseph Laurent :

« *S'il y a une intelligence et ruse ce n'est pas pour mettre en évidence le côté néfaste de la méchanceté, de la bêtise ou de la jalousie mais plutôt pour montrer la façon dont le faible arrive à ses fins.* » (Laurent, 1997 :197-198)

Cette figure permet aux individus de continuer à se donner le rôle d'acteurs de leurs propres vies. Il est important voire primordial que l'anthropologue puisse cerner la manière dont est représentée cette notion par ses acteurs de terrain pour pouvoir comprendre ce qui fait sens pour eux. La ruse doit être comprise à partir de la vision de celui qui l'utilise.

C'est ce qu'Hamayon explique lorsqu'elle comprend que la notion de ruse est seulement utilisée dans un contexte défensif au sein des jeux collectifs des Bouriates. Elle réalise alors une autocritique et

montre comment elle aurait pu commettre une erreur en analysant, pertinemment selon elle, c'est-à-dire selon ses propres valeurs, le rituel chamanique en tant que « *mehe* » (Hamayon, 2012 : 253). Cependant, le rituel chamanique ne s'inscrit pas dans un contexte défensif caractéristique à la ruse. Au contraire, le chamane est dans une certaine relation amoureuse pour pouvoir bénéficier d'un accord le plus avantageux qui soit pour les humains. Ce qui veut dire qu'à la fin de son rituel, il n'y aura pas de sanction interne. Cependant, pour Hamayon, le mime du chamane pourrait être interprété comme une mise en œuvre d'une stratégie pour pouvoir obtenir la victoire de ce rituel. C'est-à-dire le succès à la chasse grâce à la chance obtenue, le faible nombre de maladies ou de morts au sein du groupe. Mais pour les Bouriates, quoi qu'il se passe, le résultat sera le même: la chasse aura lieu et en retour les esprits leur prendront une part de leur force vitale qui conduira sur le long terme à la mort. L'idée de tromperie n'est donc pas non plus envisageable. Le chamane n'est pas dans cette volonté de vaincre son épouse mais plutôt de limiter les morts. Cependant, après son analyse sur la signification réelle de ce rituel chamanique pour les Bouriates et sa possible interprétation comme ruse, l'anthropologue termine par « *ce qui est tout de même gagner* » (Hamayon, 2012 :262). Cette phrase souligne que, de son propre point de vue, ce rituel implique une certaine sanction interne. Mais cette interprétation irait à l'encontre de ses acteurs de terrains. En comprenant comment ses propres points de vue et représentations de la ruse se distancient de ceux des Bouriates, Hamayon opère une « *perspective de décentrement* » (Frogneux, 2011). Elle assume l'angle de son regard et utilise son ethnocentrisme comme indicateur de compréhension. Puisque le rituel chamanique n'instaure pas une hiérarchie entre les individus concernés, on ne peut parler de *mehe*, ni même de tromperie. L'échange est symétrique et réciproque au contraire de la lutte qui aboutira, comme nous l'avons étudié, à une « *verticalisation des positions sociales* » (Hamayon, 2012 : 275).

Sur le terrain d'Anne-Marie Vuillemenot, il est intéressant de souligner l'existence d'un substantif qui revient dans les mots qui concernent la ruse : « *Aila et Ailany qui signifient faire le tour, tourner autour de* » (Vuillemenot, 2004 : 252). Le cercle est une figure géométrique qui a une valeur primordiale au sein de la société des bergers kazakhs observée par Anne-Marie Vuillemenot. Le vocabulaire choisi pour exprimer la notion de ruse est un indicateur de compréhension sur les valeurs partagées et la place accordée à la ruse au sein de cette communauté. Comme le cercle est au centre de la pensée et des pratiques de ces bergers kazakh, l'anthropologue peut saisir que la ruse « *est au cœur, au foie de leur pensée* » (Vuillemenot, 2004: 252). Elle lui permet d'approfondir ses analyses sur l'organisation sociale de ces bergers qui s'appuie sur cet équilibre entre l'humain, son milieu naturel et le cosmos.

L'anthropologue qui étudie la ruse doit pouvoir opérer un changement de regard. Il n'étudie pas ce qui est « *connaissable, pensable, ce qui perdure* » (Chartier, Hebrard, 1988 : 2) mais au contraire ce qui est éphémère, réalisé au jour le jour par des individus en raison de divers intérêts. L'anthropologue

doit pouvoir comprendre les différentes logiques entreprises par ses acteurs de terrain. L'importance du vocabulaire et des différentes représentations qu'ils accordent à certains comportements et à certaines actions sont des outils primordiaux à la compréhension anthropologique. La ruse employée peut aller à l'encontre de l'univers culturel de l'anthropologue. Elle peut, dans certains cas, révéler des écarts de perceptions et permettre au chercheur de comprendre ce qui fait sens pour la population qu'il observe et analyse. En étudiant cette pratique détournée, l'anthropologue analyse comment ses acteurs de terrain sont capables de prendre une autre direction, de dévier du chemin attendu. L'anthropologue doit donc être lui-même malléable et souple et être capable de renverser ses propres perceptions et a priori.

Conclusion

Après avoir établi un certain panorama des différents aspects de la notion de ruse au sein de la discipline anthropologique, nous constatons que cette dernière possède une pluralité de sens. Il apparaît inutile de la réduire à une description unique. Mon questionnement sur son utilisation au sein de trois de mes cours principaux renvoie au fait qu'elle est intrinsèquement liée au contexte dans lequel elle va émerger et être utilisée. Cependant, il est intéressant de relever certaines similitudes. Malgré sa diversité, cette notion comprend des aspects qui permettent à l'anthropologue de qualifier telle action ou tel comportement de rusé. Les significations qui lui seront attribuées dépendent des différentes perceptions, logiques et intérêts que lui accordent ses utilisateurs. C'est ainsi, par exemple, que les auteurs se distinguent sur la temporalité ou les concepts utilisés pour caractériser cette notion. Cela provient d'observations de terrains différents où diverses représentations sont associées à ce type d'action. La ruse utilisée sur le terrain d'un anthropologue ne peut être complètement identique à celle observée sur celui d'un autre.

Le deuxième chapitre apparaît primordial et indispensable à la compréhension de la diversité des aspects de cette notion. En analysant son contexte d'émergence, l'anthropologue comprend pourquoi la ruse est pertinente à tel moment et en tel lieu. Le choix même de ruser apparaît comme le premier indice d'une certaine compréhension de l'individu vis-à-vis de sa situation ou position. Il prend conscience d'une certaine incapacité. Beaucoup d'études ont été entreprises pour analyser les différents aspects de cette thématique et son contexte d'émergence incertain et mouvant. Mais peu d'anthropologues se sont penchés sur les conséquences de cette incertitude. Face à cette dernière, l'individu ne peut agir que par du coup par coup afin de faire face aux différents imprévus. Il va donc devoir s'adapter et rendre son identité souple. Il doit prendre conscience des différentes faiblesses qui le constituent et combiner astuces et stratagèmes pour y remédier.

Les chapitres trois et quatre nous permettent de saisir que la ruse n'est pas neutre. Elle est motivée par des intérêts particuliers et possède des impacts considérables sur les personnes concernées. Les intérêts, même s'ils sont différents, rejoignent tous l'idée que la ruse apparaît comme la seule action et comportement adéquats face au contexte particulier auquel les individus font face. Cependant en

agissant de manière rusée, ceux-ci doivent avoir pris conscience qu'ils ne peuvent pas agir à découvert. Ils ont donc une connaissance profonde de leurs propres incapacités et faiblesses. La ruse a un impact sur l'identité même de l'individu qu'il l'utilise ou qui en est le destinataire. Elle peut lui permettre d'acquérir une certaine valeur sociale mais elle peut aussi la modifier et l'affecter. Les personnes dites rusées se voient dans certains circonstances contraintes de faire don d'une part d'eux-mêmes. Dans d'autres cas, ce sont ceux qui en sont l'objet qui ont leur identité ébranlée. La ruse possède un certain prix identitaire qui peut avoir de terribles conséquences et rendre vulnérables ses protagonistes. Il serait intéressant d'approfondir, dans de prochaines recherches et analyses anthropologiques, cette part de vulnérabilité et de sensibilité intimement liées à la ruse et ses impacts identitaires à long terme.

Le cinquième chapitre souligne comment la ruse peut devenir un indicateur important pour la compréhension anthropologique. Comme l'action rusée est dissimulée et possède une apparence autre, il est difficile pour l'anthropologue de l'analyser directement. Ce dernier doit pouvoir être lui-même subtile en prêtant attention à d'autres facteurs. En établissant par exemple des liens entre le vocabulaire utilisé pour décrire cette notion et les valeurs promues au sein de la société. La ruse peut aussi apparaître comme allant à l'encontre de l'univers culturel du chercheur. En étudiant cette notion, l'anthropologue doit être capable de renverser ses propres perceptions et conceptions et comprendre le point de vue de l'autre. Ces différentes difficultés d'observations et de compréhension de la ruse ont pour résultat que les analyses anthropologiques n'en sont qu'à leur commencement. Peu de débats ont été élaborés et beaucoup de facteurs, aspects, intérêts et impacts de cette thématique peuvent encore être étudiés.

C'est pourquoi ce travail a eu comme fil rouge la volonté de pouvoir comprendre comment cette notion est observée, analysée, décrite et étudiée au sein de la discipline anthropologique. Au fur et à mesure des différentes lectures, de nouveaux questionnements me sont apparus à propos des intérêts et impacts de la ruse, à la fois sur celui qui l'utilise que sur celui qui en est le destinataire. Les différentes analyses et interprétations de ce travail écrit concernent des cas particuliers étudiés à partir d'une sélection d'auteurs.

Ce jury s'inscrit dans un travail collectif sur le concept de résistance. Nous pouvons alors souligner la pertinence de cette notion de ruse au sein de cette thématique. En effet, parmi ces différents terrains et théories analysées, nous pouvons observer que la ruse peut être comprise comme une certaine forme de résistance d'un individu face à quelque chose ou quelqu'un. Il va en développant sa ruse résister de manière active à ce qui pourrait l'affecter. L'utilisateur de la ruse possède une certaine capacité de sur-adaptation face à une situation contraignante. Cependant, la ruse n'est pas toujours synonyme de résistance. Elle peut dans certains cas, nuire à ses utilisateurs ou destinataires. Il serait alors intéressant d'étudier les limites de cette résistance et ses différents impacts sur l'identité de la personne.

Nous terminerons par un questionnement qui pourrait faire l'objet d'un autre travail : la place que l'anthropologue occupe au sein de la notion qu'est la ruse. Ne serait-il pas lui-même en position de faiblesse au sein de son terrain ? N'usera-t-il pas de la ruse pour obtenir l'intégration et les informations voulues ? L'anthropologue pourrait-il être cet acteur rusé ?

Bibliographie

Articles scientifiques

- CHARTIER, A-M., HEBRARD, J. (1988). L'invention du quotidien, une lecture, des usages. *Le Débat*, n°49, pp.97-108.
- FELOUZIS, G. (2002). Agir en situation de vulnérabilité : une analyse des parcours universitaires en termes d'action « tactique ». In CHATEL, V., SOULET, M-H. *Faire face et s'en sortir. Négociation identitaire et capacité d'action* (pp.93-118). Fribourg : Editions Universitaires Fribourg.
- FROGNEUX, N. (2011). Configurer loyalement des terrains complexes. In HERMESSE, J., SINGLETON, M., VUILLEMENOT, A-M. *Investigations d'anthropologie prospective, Implications et explorations éthiques en Anthropologie* (pp. 197-218). Louvain-la-Neuve : Academia-Harmattan.
- PERROT, M. (1988). Mille manières de braconner. *Le débat*, n°49, pp. 117-121.
- REED-DANAHAY, D. (2007). De la résistance : ethnographie et théorie dans la France rurale. *Educations et Sociétés*, pp.115-131.

Ouvrages

- AUGE, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil.
- BEAUD, S., WEBER, F. (1998). *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*. Paris : La Découverte.
- BREDA, C., DERIDDER, M., LAURENT, P-J. (2013). *La modernité insécurisée : anthropologie des conséquences de la mondialisation*. Louvain-la-Neuve : Academia-l'Harmattan.
- DE CERTEAU, M. (1990). *L'invention du quotidien. Arts de faire*. Paris : Editions Gallimard.
- DETIENNE, M., VERNANT, J-P. (1974). *Les ruses de l'intelligence. La métis des Grecs*. Paris : Flammarion.
- HAMAYON, R. (2012). *Jouer. Une étude anthropologique*. Paris : La Découverte.
- LATOUCHE, S., LAURENT, P-J., SERVAIS, O., SINGLETON, M. (2004). *Les raisons de la ruse. Une perspective anthropologique et psychanalytique*. Paris : La Découverte.
- LAURENT, P-J. (1998). *Une association de développement en pays Mossi. Le don comme ruse*. Paris : Editions Karthala.
- LEVI-STRAUSS, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris : Librairie Plon.
- OLIVIER DE SARDAN, J-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant.
- SERVAIS, O. (2005). *Des Jésuites chez les Amérindiens ojibwas. Histoire et ethnologie d'une rencontre 17^e-20^e siècles*. Paris : Karthala.
- VUILLEMENOT, A-M. (2009). *La yourte et la mesure du monde. Avec les nomades au Kazakhstan*. Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant.